

Quelle est cette langue qui m'interpelle ? Les nouveaux poètes de l'Ontario français

Margaret Michèle Cook

Numéro 133, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cook, M. M. (2006). Compte rendu de [Quelle est cette langue qui m'interpelle ? Les nouveaux poètes de l'Ontario français]. *Liaison*, (133), 52-53.

Quelle est cette langue qui m'interpelle ?

Les nouveaux poètes de l'Ontario français

MARGARET MICHÈLE COOK

LES POÈTES FRANCO-ONTARIENS de la résurgence des années 70 et 80 pouvaient se diviser en poètes du pays (de la conscientisation) et poètes de l'être (de l'intime). Les poètes du pays se sont aventurés dans un combat identitaire et culturel qui était en lien étroit avec la langue. Les poètes de l'être portaient plutôt attention à leur monde intérieur et à l'être dans le monde. À partir des années 90, il semblait que la question identitaire avait été suffisamment examinée pour que la relève puisse se concentrer sur des questions plus formelles et sémantiques. Qu'en est-il des poètes de la nouvelle relève et du nouveau millénaire en Ontario français, des poètes tels que Sylvie Filion, Myriam Legault, Angèle Bassolé-Ouédraogo, Marc Lemyre, Éric Charlebois et Tina Charlebois ? Quel est ce retour à la référence identitaire ? Où se situent l'être et son désir ? Et comment la langue est-elle mise en jeu dans cette poésie ?

Identité assumée

Chez les nouveaux poètes de l'Ontario français, il est courant de trouver une ou plusieurs références à la réalité franco-ontarienne. Ces références ne sont pas nombreuses, mais elles sont certainement présentes. Elles forment en quelque sorte une toile de fond. Ces poètes sont sensibles à la question identitaire qui rejoint nécessairement celle de la langue.

Dans *À la mauvaise herbe* (1999), Myriam Legault fait allusion à la langue, l'expose et la traite légèrement, mais non à la légère. Tout en la mettant en scène, elle en fait un objet de consommation, une nourriture :

et puis moi
en songeant aux jurons
des québécois manqués
je croque fièrement ma langue
franco-ontarienne et
je l'avale avec
mon fromage anglais
pour mieux la digérer (p. 59)

La question n'est plus tellement celle de la survie de la langue française en Ontario, mais plutôt celle de la place de ce français situé entre le québécois et l'anglais. Toutefois, la langue ne constitue qu'un élément du monde qu'elle évoque, monde moderne en changement de plus en plus rapide.

Sylvie Filion (*Métapholies*, 1998, *Le Musée des livres*, 2002, *Les bons des horreurs et Petite chose à genoux*, 2004) et Éric Charlebois (*Faux-fuyants*, 2002 et *Péristaltisme*, 2004) soulèvent des questions d'identité, mais en même temps s'en distancient avec humour. Les textes de Charlebois se situent souvent dans un milieu franco-ontarien (villes du nord de l'Ontario) et mettent de l'avant des constats plutôt drôles et insolites. Chez Filion, native de Hull et qui a longtemps vécu à Moonbeam et à Kapuskasing, la langue et l'identité se conjuguent, mais ni l'une ni l'autre ne sont remises en question. Chacune renforce l'autre et chaque morceau fait partie d'un tout :

une langue
comme un drapeau
coincée par le châssis d'une voiture
flotte au gré d'une ferveur
sème ses indices
exhibe son trillium et son lys (M, p. 9)

Les enjeux sont semblables pour Tina Charlebois (*Tatouages et testaments*, 2002), qui met en scène ce qui a lieu des deux côtés de la rivière des Outaouais, et en conclut, avec une certaine raillerie, que cela se ressemble. Chez Marc Lemyre (*Zones de dos de baleines*, 2001, et *Gaga pour ton zoom*, 2003), comme chez Charlebois, la distance ironique, ou tout du moins la plaisanterie est omniprésente :

Chambres avec vue sur l'Ontario français
free of any rent control
chance unique d'en connaître plus
must be willing to travel
doit partager cuisine, langue et salle de bain (Z, p. 12)

Angèle Bassolé-Ouédraogo est un cas un peu à part, car elle est originaire du Burkina-Fasso. Toutefois, elle ressemble aux autres poètes nommés dans la mesure où elle évoque son lieu d'origine, son Afrique natale, qui occupe une place prépondérante dans ses recueils : la distance chez elle est géographique. Dans *Burkina Blues* (2000) et *Avec tes mots* (2003), le français est la langue d'écriture et cette langue lui permet de garder le lien entre l'ici, l'Ontario, le lieu où elle habite, et l'ailleurs dont elle vient et qui fait partie de son être :

Un continent tue
Et enterre ses enfants
Sous le regard médusé du monde (A, p. 58)

Ainsi, pour les poètes de la nouvelle relève en Ontario français, la question identitaire paraît largement résolue : ils et elles sont des poètes franco-ontariens ou, plus souvent, des poètes qui écrivent et publient en Ontario français. Ils et elles font allusion au contexte socio-langagier, mais gardent aussi une certaine distance par rapport à celui-ci. Si revendication il y a, elle ne se situe pas au premier plan ; elle passe par la porte arrière de l'humour.

Langue explorée

L'exploration de certaines figures de rhétorique marque les textes des nouveaux poètes de l'Ontario français. Les questions d'identité étant effleurées, ils et elles peuvent se placer en position de jeu avec les mots : du lyrisme au néologisme en passant par l'homonymie et l'ironie. Cela leur permet de sonder la dimension plus individuelle et quelquefois plus intimiste de l'être, de l'être dans le monde, et de l'être en relation avec son monde, ce qui est partie intégrante de cette poésie.

Legault est hyper-consciente du monde en mouvement autour d'elle. Elle se sert de sa langue ainsi que du langage de l'Internet, aussi bien anglais que français (« cyber-exhaust », « highway d'information », p. 53), pour traduire ce monde. Et l'attitude qu'elle adopte face à ce nouveau mélange en est une d'humour avec une touche d'ironie. En même temps, elle est celle de nos nouveaux poètes qui se tient le plus près du lyrisme. Elle part à la découverte de soi, et considère son identité avec douceur, tout en basculant légèrement, de temps à autre, dans le comique :

tout ce que j'aurais voulu vivre
je l'ai vu mille fois reflété
dans des flaques d'eau et des miroirs
des grille-pain et le dos des cuillères
et dans tes yeux. (p. 56)

La langue lui sert de tremplin pour la découverte de soi, de l'autre, de sa ville et de son monde.

Un équilibre entre lyrisme et histoire, entre la tradition orale et la tradition écrite est maintenu par Bassolé-Ouédraogo. Celle-ci s'attache plus à la dimension formelle de la langue, par exemple les répétitions à effet incantatoire :

J'entends tes mots
Tes mots qui résonnent
Résonnent et
Résonnent
Comme le tambour (A, p. 37)

Tina Charlebois, Sylvie Filion, Éric Charlebois et Marc Lemyre ne cessent, chacune et chacun à leur façon, de creuser la langue qui décrit le monde qui les entoure. Les jeux de mots abondent. La veine intimiste est imprégnée d'autodérision et d'ironie chez Tina Charlebois. Le lecteur rit jaune dans le contexte de la rupture amoureuse et les doubles sens sont au rendez-vous :

j'ai présumé l'ignorance
le désir des seins et des siens
sans avoir accepté
la possibilité d'une césure
sans refrain (p. 49)

Dans ce cadre, Charlebois porte attention aux objets du quotidien; elle transforme le monde des émotions en un langage concret de comparaisons. Une certaine lucidité est visée, comme si la langue lui était nécessaire pour minimiser le drame de la rupture en le transformant en expérience presque banale :

Tu es la comparaison subjective entre le lièvre et la tortue
Tu es le bas troué dont le partenaire a été gobé par la
laveuse
la dernière pointe de la tarte à crème
dans un plat sur le comptoir (p. 22)

Le lyrisme arrêté dans ses pas par une langue mordante est incarné chez Filion. L'humour grinçant conduit à toute une gamme de jeux de mots, incluant la création de mots-valises et de néologismes pour les besoins de l'exposition (« cibles-

solstices », « la saison des amouricides », ML, p. 11). Chez cette poète, la femme sensible au masque dur vit dans un monde éclaté, surréel par moments. Elle examine sa condition de femme dans ses rapports troublés avec l'homme, et la condition de l'être humain en général :

sauf que
la femme
n'est qu'un graffiti
l'homme le vandale
t'en fais pas j'essaie d'enlever
mes menottes-plexiglas
de ma condition de femme (M, p. 47)

Le rapport de jeu avec la langue devient le modèle de ce que la femme blessée recherche face à l'homme : se défendre en se mettant en jeu, en déconstruisant le sérieux de la relation.

Poète prolifique qui écrit dans la ferveur du langage, Éric Charlebois s'intéresse aux ressemblances fortuites, ainsi qu'à l'homonymie et à la paronymie, en français et en anglais :

Hawkesbury et Sudbury jouissent de la même terminaison d'enterrement (F, p. 15)

Il est surtout un grand observateur du monde qui l'entoure et un grand explorateur des mots qui décrivent ce monde. Il détecte les bizarreries, drôleries et inconséquences dans lesquelles nous vivons et qui se manifestent souvent directement à travers la langue.

« Poète électrique », Lemyre se présente comme un clown et un acrobate qui se glisse dans un monde fantaisiste :

« Le métier de poète est un métier dangereux. Il est déplorable qu'il soit trop souvent ignoré ou réduit à une simple image de pelleteux de nuages ... et je vous le demande si personne ne les pelletait, les nuages, comment pourriez-vous jouir du soleil??? » (Z, p. 25)

La langue, chez lui, apparaît presque comme un jeu pur servant à traduire la plaisanterie et à exposer l'incongru. Il montre, démontre, déconstruit et rebâtit tout ce qui se présente à son esprit. Son désir se situe dans la langue et son identité devient donc celle de la place, pour les besoins de la cause langagière. En effet, dans une série de « (carnet de notes urbaines) », il décrit cette identité nébuleuse, un peu caméléon :

Pouceux de l'imaginaire
j'ai échappé mon ici
il est quelque part partout (Z, p. 11)

Chez les poètes de la nouvelle relève, bien qu'on y trouve un retour à la référence identitaire, la question de l'identité collective ne semble pas la préoccupation principale. La pseudo-résurgence de cette question est plutôt une porte d'entrée par où explorer le monde et l'identité individuelle. La langue, entité vivante, dans toutes ses manifestations et avec toute sa rhétorique est mise en jeu et portée au service du désir de l'être. Dites-moi comment vous vous servez de la langue et je vous dirai qui vous êtes. ■

Margaret Michèle Cook est poète. Ses cinq recueils sont publiés aux Éditions du Nordir.